

Eider Rodriguez

Chats

Traduit de l'espagnol par André Gabastou



Collection *Euskal Sortzaileak*
Direction: Mari Jose Olaziregi

Conception et mise en page: Jose Luis Agote

Illustration de page couverture : Juan Azpeitia, 2012

© Eider Rodriguez, 2012

© De la traduction de l'espagnol: André Gabastou

D.L. SS-1858/2012

ISBN 978-84-616-2310-5

Etxepare Euskal Institutua

Prim, 7 - 1

E-20006 Donostia-San Sebastián

etxepare@etxepare.net

www.etxepareinstitutua.net

Imprimerie : Leitzaran Grafikak, S.L. Martin Ugalde Kultur Parkea. Andoain (Gipuzkoa)

Chats

LES TERRAINS d'Agnès et d'Yves sont séparés par une chétive grille verte. Ils prennent leur petit déjeuner en même temps, chacun chez soi.

Agnès sait sur monsieur Dubois tout ce qu'il faut savoir sur quelqu'un : le matin, par exemple, tandis qu'une main feuillette le *Sud-Ouest* de la veille, l'autre tient une tasse de café en l'air jusqu'à ce qu'il ait passé entièrement en revue le journal et, arrivé à la dernière page, il la boit d'un trait. Jusqu'à l'année dernière, il fumait aussi pendant ce temps un cigare. Mais il a arrêté. Après avoir pris son petit déjeuner, il se douche. Puis il sort dans la galerie, cheveux tirés en arrière, et verse des croquettes dans le plateau tandis que le chat lui donne de petits coups de tête dans la main. Ensuite il tire les rideaux de la cuisine et de la salle de séjour.

Yves ne sait pas grand-chose sur madame Duhalde : son jardin est austère mais assez bien entretenu, tous les mercredis elle jette une bouteille de cognac dans le bac de recyclage et, bien qu'elle soit petite et mince, sa fille est grosse, vit en Espagne et lui rend en général visite à Noël.

À neuf heures moins dix, Yves se dirige vers son lieu de travail dans la fourgonnette qui porte le nom de son magasin de lampes. Agnès s'attelle aux tâches

ménagères et fait son jardin. Il y a trois ans qu'ils habitent des maisons contiguës. Seul le temps trouble la façon de vivre des voisins.

La maison d'Yves appartenait à un couple âgé de Madrid. Tous les mercredis, il dîne avec ses deux fils. Sur la terrasse s'il ne fait pas trop froid, peu importe que ce soit l'été ou l'hiver. Agnès les écoute et la végétation du jardin de l'homme est si dense qu'elle n'a pas besoin de se cacher. Ils parlent de rugby mais aussi de voitures et de femmes. Parfois de l'employée de la station-service de Pausu et très souvent des filles d'un cousin. Agnès rougit quand elle se dit que père et enfants seraient prêts à partager la même femme.

Elle rêve, chaque fois, de leur apporter une dinde rôtie accompagnée de pommes de terre ou de châtaignes, de remplir leurs assiettes jusqu'à ce qu'elles débordent, de s'asseoir avec eux, de boire un verre ou deux et de rire sans se faire remarquer.

Mais, certaines semaines, à cause du mauvais temps, Agnès doit se contenter de ne voir Yves que le matin car il dîne en général dans la salle de séjour, éclairé par le téléviseur. Bien qu'Agnès ait appris à lire les ombres.

Désormais la journée se fait longue. Autrefois, quand elle s'occupait de madame Bretal, Yves et elle arrivaient à la maison à peu près en même temps. Mais après le décès de la vieille dame, Agnès s'est retrouvée sans travail et la fille de l'ANPE lui a proposé de remplir les formulaires pour demander sa retraite. Bien que ce soit le jeudi soir qu'elle parle avec sa sœur de Toulouse, elle lui a téléphoné le lundi matin pour lui

demander conseil. C'est elle qui a résolu le problème. Dans l'après-midi, sa fille lui a fait part de son accord. Le lendemain, Agnès était à la retraite.

Maintenant, quand Yves va travailler, Agnès donne à son chat un sachet de nourriture humide. Selon elle, il suffit de regarder l'éclat de son pelage pour voir qu'il est heureux et elle apaise Lili en la caressant car elle devient nerveuse quand un autre chat rôde dans les parages.

ILS N'AVAIENT encore jamais eu de longue conversation. Un soir de novembre, sortant de la douche, Agnès a cru entendre à deux pas d'elle les sanglots éplorés d'un bébé. Elle est sortie sur la terrasse en peignoir et est tombée sur Yves posté de l'autre côté de la grille, en espadrilles, un balai à la main. Au beau milieu du jardin d'Agnès, sous les hortensias cramés, le chat rayé de monsieur Dubois s'était emparé de Lili : il l'avait immobilisée par terre, pattes arrière dépliées et tête tournée vers le ciel, poussant de violents miaulements.

Émue, Agnès a serré la ceinture de son peignoir.

— Je peux venir, madame Duhalde ?

— Bien sûr, entrez, entrez.

Yves a frappé son chat avec le manche de son balai, donnant un instant l'impression d'avoir réussi son coup, mais les deux animaux se sont éloignés, agrippés l'un à l'autre, et se sont maladroitement installés sous le figuier d'Agnès.

Elle a essayé de dire quelque chose, mais à la place, elle a lancé un bocal de verre posé sur la table de la terrasse sur les chats. Ils ont regardé leurs maîtres, interrompant leur accouplement.

Yves a tendu une main à Agnès :

— Bonsoir.

— Bonsoir.

— Quel scandale !... Il y a longtemps qu'ils ont commencé ? Excusez-moi, j'étais en train de percer une tablette et je n'ai rien entendu.

— Ne vous en faites pas, vous savez comment sont les animaux — a dit Agnès en prenant sa chatte blanche. N'est-ce pas Lili ?

— Liliane ? Curieux nom pour un chat.

— Non, Lili. *Fleur*. Lili signifie *fleur* en basque.

— Ah bon ! Dites-vous que je la connaissais. Elle dort parfois chez moi, sur la chaise qui est dans l'entrée de derrière, et elle adore ma couverture.

— Ce n'est pas possible — a dit la femme en rougissant.

— Oui, depuis quelques mois. Elle a aussi plus d'une fois piqué un roupillon sur un grabat que j'ai en haut, vous savez, ils entrent par le toit et... — a dit l'homme en fermant à moitié les yeux pour montrer que l'affaire n'avait aucune importance.

— Je ne sais pas quoi vous dire, je ne savais pas qu'elle était si coquine...

— Soyez rassurée, madame Duhalde, elle ne dérange pas du tout.

— Merci beaucoup, vous êtes très aimable.

— Non, simplement...

Yves a caressé la tête de Lili et, la voyant de si près, Agnès a été surprise par la taille de sa main.

— J'espère que je suis arrivé à temps, c'est tout.

— C'est ma faute. J'ai plus d'une fois téléphoné à la vétérinaire pour la faire castrer, mais, au dernier moment, je m'en veux toujours, n'est-ce pas, Lili ?

Lili était perturbée, flairant le mâle qui lui avait été arraché, lançant des coups de griffe inoffensifs, essayant d'échapper à l'étreinte de sa maîtresse.

— Elle est vraiment jolie. C'est une chatte persane ?

— Yves a saisi une petite patte, comme s'il lui demandait de se marier avec lui.

— Oui, peut-être pas de pure race, mais oui.

— Vous devriez la surveiller de très près, elle est trop belle pour se déplacer en liberté. Vous savez, beaucoup de gens infréquentables s'emparent de la première chose qui leur tombe sous la main sans se soucier du mal qu'ils peuvent faire. Avec eux, il ne faut jamais baisser la garde.

— Mais ce n'est pas si facile de la retenir à la maison.

— Très juste, il est vrai que ces diables connaissent par cœur tous les recoins passés et à venir.

— Et comment s'appelle le vôtre ?

— Aitatxi.

— Lui aussi est joli.

Agnès lui a caressé la poitrine et sa petite main a presque disparu dans son pelage épais.

— Non, Atatxi n'est pas joli. Il est grand, ça c'est sûr. Il pèse neuf kilos. On l'avait offert à mon ex-femme quand il était tout petit, y compris le nom, Fifi, Pioupiou ou quelque chose de ce genre, mais au fur et à mesure qu'il grandissait, il ressemblait de plus en plus à mon grand-père et on a décidé de le rebaptiser. Il était militaire. Je parle de mon grand-père. Lui aussi savait comme vous parler en basque.

— Non, moi je...

— Et cette canaille est pareille que lui. Je vais vous montrer sa photo et vous allez me dire ce que vous en pensez.

Agnès, qui ne savait pas si Yves voulait lui montrer la photo tout de suite ou un peu plus tard, a ressenti le besoin de s'en aller. Elle a serré Lili contre sa poitrine.

— Je ne voudrais pas prendre froid.

— Quand il a quitté la maison il a essayé d'emporter le chat avec lui, mais je ne l'ai pas laissé faire, comment l'aurais-je laissé prendre avec lui mon petit grand-père ?

Agnès avait entendu plus d'une fois le rire primaire d'Yves, mais elle n'avait pas encore pris conscience de ses dents puissantes.

À PARTIR du jour de l'accouplement, Agnès n'a plus laissé Lili sortir mais Aitatxi la recherchait, rôdant autour de la maison dès potron-minet. Dès qu'Agnès se réveillait, elle entendait les miaulements déchirants de Lili. Elle lui caressait le dos en disant : « ce n'est

pas ce qu'il nous faut, princesse, ce n'est pas ce qu'il nous faut ». La chatte passait sa journée le nez collé à la vitre et frottait son corps contre toutes les arêtes de la maison.

Un soir, pendant qu'Agnès nettoyait avec de l'ammoniaque l'urine de Lili qui souillait le sol de la cuisine, Aitatxi est apparu de l'autre côté de la fenêtre. Lili s'est mise à donner des coups de tête contre elle en soufflant, puis à appuyer son anus contre la vitre et à feuler comme elle ne l'avait encore jamais fait. Agnès a ouvert un sachet de nourriture humide et, entrouvrant la fenêtre, l'a tendu à Aitatxi, mais le chat l'a jeté par terre avec son museau. Quand Agnès a essayé de calmer sa chatte, elle lui a donné un coup de griffe dans le cou. En larmes, Agnès a ouvert la fenêtre et, sous ses yeux, Aitatxi est monté sur elle.

Agnès était en train de pleurer de toutes ses larmes dans la cuisine quand elle a entendu sonner à la porte.

— Madame Duhalde ? C'est monsieur Dubois, je peux monter ?

Agnès, qui était en chemise de nuit d'hiver, a ouvert la porte. Yves lui a serré la main. Il était cinq heures du matin et il tenait un balai.

— Je ne voulais pas le laisser sortir, mais c'est une canaille... Deux jours sans fermer l'œil... Je suis désolé. Où sont-ils allés ?

— Derrière.

Agnès a séché ses larmes avec la manche de sa chemise de nuit et a guidé Yves dans la maison plongée

dans le noir jusqu'à la terrasse de derrière. Yves a poussé Aitatxi avec le balai et Lili a bondi comme un ressort. Aitatxi s'est frotté en ronronnant aux pantoufles d'Yves.

Juchée sur la balustrade, Lili les observait, embellie par le désir du mâle.

— J'en profite pour faire le ménage à fond. Hier, j'ai nettoyé la hotte et, aujourd'hui, je voulais enlever ces éclaboussures de peinture — a dit Agnès. Vous voulez un verre de lait ? De ricoré ? Entrons, sinon on va prendre froid.

Yves portait une robe de chambre de satin sur un sweat-shirt et un boxer. Quand Agnès s'en est rendue compte, elle a détourné les yeux comme lorsqu'on montre des scènes de violence à la télévision.

— Le médecin m'a interdit toutes les boissons lactées, à cause du cholestérol, vous savez.

— Cet après-midi, j'ai fait un gâteau de Savoie, prenez-en un petit bout.

— Ah, voilà quelque chose que je ne peux pas refuser. Qu'est-ce qui vous est arrivé au cou ?

— Rien, des trucs de chats.

La cuisine d'Agnès sentait le beurre. Sur le plan de travail, encore dans son moule, il y avait un gâteau de Savoie intact. Agnès a pris un couteau à longue lame et en a coupé un morceau.

Aitatxi et Lili ont commencé à jouer autour de la table. Lili se couchait de temps en temps sur le dos et étirait ses pattes comme une actrice de cinéma. Aita-

txi s'approchait d'elle, lui donnait des coups de griffe inoffensifs, la flairait, miaulait.

— Vous ne voulez vraiment pas un verre de Ricoré ? Je vais y mettre une larme de lait et beaucoup d'eau...

— Non, vraiment. Peut-être — a dit Yves qui voulait se montrer espiègle, et Agnès s'est rendue compte que lorsqu'il riait, il avait une dent qui bougeait —, peut-être...

Agnès lui a tendu son verre sans cesser de le regarder. Yves y a plongé deux ou trois fois le gâteau jusqu'à toucher le fond, laissant quelques miettes à la surface.

Aitatxi a sauté sur Lili et la femelle s'est aplatie comme un tapis.

— Il est temps de partir. — Yves a donné un petit coup de pied dans la cuisse de son chat. Madame Duhalde, c'était délicieux.

Serrant Lili dans ses bras, Agnès a raccompagné l'homme et son chat jusqu'à la porte.

Quand elle sentait qu'Yves était à la maison, Agnès s'apprêtait. Le matin, à peine levée, elle se peignait. L'après-midi, un peu avant dix-huit heures, elle tirait les rideaux et s'habillait en tenue de ville. Assise dans le fauteuil de la salle de séjour, elle feuilletait *La Redoute* et d'autres catalogues de grands magasins.

Un jour, alors qu'elle allait aux toilettes, Agnès a remarqué une tache jaunâtre sur le sol.

— Mais qu'est-ce qu'on t'a fait, ma jolie petite ?

Lili a frotté sa tête contre les chevilles d'Agnès. Celle-ci lui a donné du lait tiède dans une tasse de café

que la chatte a bu avidement. Elle a immédiatement téléphoné à la vétérinaire.

— Madame Mitxelena, c'est Agnès Duhalde. Je vous appelle parce que je ne sais pas quoi faire avec la petite Lili : ce matin, elle a vomi et je mettrais ma main à couper qu'elle est grosse.

On entendait des aboiements derrière la voix de la vétérinaire.

— Ça ne veut rien dire.

— C'est le maudit chat du voisin, il ne la laisse pas une minute en paix.

— Madame Duhalde, qu'elle ait vomi ne veut rien dire.

— En ce moment, elle est très câline.

— Un lavement coûte cent cinquante euros, madame Duhalde, ne soyez pas sottre et faites tout en une seule fois, dites-vous qu'elle a dû s'accorder quelques petits plaisirs...

— Je crois qu'il est trop tard.

— Et en plus si, de vous à moi, les chats mâles ressemblent aux nôtres...

Agnès avait le sens de l'humour quand il le fallait.

— De toute manière, si ce que vous dites est vrai, on peut encore faire un avortement.

— Non, c'est sûrement des trucs à moi, elle n'est sans doute pas grosse, vous savez comme je suis craintive.

Agnès a entouré de ses mains le ventre de l'animal. Il était évident que la chatte devenait rondouillette.

Bien que destinées aux anniversaires et autres jours de fête, Agnès lui a donné à manger une boîte de sardines à l'huile d'olive.

Pour passer plus vite le temps avant le retour d'Yves à la maison, elle est allée dans l'après-midi à la piscine puis, avec une semaine d'avance, faire ses courses du mois au supermarché Champion. À six heures cinq précises, elle a entendu Yves sortir de la fourgonnette en sifflant.

— Monsieur Dubois, je dois vous parler !

— Pas de problème, il s'est passé quelque chose ?

— Les chats, quel grabuge !

— Vous voulez monter ? J'allais faire du café.

Agnès a retenu ses larmes.

— Il s'agit de Lili, elle est grosse.

— Notre petite princesse ? C'est sûr ?

— C'est la vétérinaire qui me l'a dit, elle est grosse.

— Et alors ?

— Je ne sais pas, s'ils sont très poilus, on pourrait les vendre. Les gens sont prêts à payer des fortunes pour des chats persans.

Yves a montré un instant ses dents puissantes.

— La vétérinaire m'a dit que nous avons encore le temps de provoquer un avortement. — Agnès a frémi en mettant Yves et elle dans le même verbe. Je ne sais pas.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir de café ? J'ai aussi du Ricoré, si vous préférez...

La maison d'Yves sentait l'encens. Dans l'entrée, un parapluie ouvert avait fait une petite flaque sur les carreaux. Sur la table de la cuisine, il y avait *L'Équipe* parsemée de miettes, un bout de pain et la peau d'un chorizo. Agnès s'est sentie troublée quand elle a vu une bouteille de vin vide à côté de l'évier. Elle a observé attentivement le four micro-ondes et les deux tasses qui tintaient et menaçaient de bouillir.

— Moi, je serais prêt à payer la moitié de l'avortement, mais nous ferons ce que vous souhaitez.

— Je ne préférerais pas — a dit Agnès juste au moment où l'homme sortait de la cuisine.

Yves est revenu avec un vieil album de photos ouvert. Il a montré un homme à la moustache raide, aux yeux clairs, qui avait des médailles sur la poitrine et un sabre à la main.

— Dites-moi s'ils ne sont pas pareils.

— Ils ont, il est vrai, le même visage, la même expression...

— Oui, oui, la même expression, n'est-ce pas ?

Yves a feuilleté l'album.

— Celle-ci, c'est l'une de ses dernières photos. Le pauvre aitatxi avait déjà un pied dans la tombe.

La photo avait été prise au mariage d'Yves. La moustache du grand-père tombait, ses yeux étaient transparents. À côté de lui, il y avait Yves et sa femme. Agnès a ressenti quelque chose mais sans arriver à se rappeler à quel moment elle avait éprouvé un sentiment identique.

— Je ne voudrais pas avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais vous êtes séparés ou... ?

— Divorcés, oui, il y a quatre ans, quatre ans de bonheur. Et vous ? Vous êtes mariée ?

— Non, moi non.

— Célibataire ?

— On n'est pas allé jusqu'au mariage, et voilà.

Quand Yves a soufflé sur le bâton d'encens, Aitatxi a éternué.

— À propos de Lili... On va laisser les choses se faire naturellement.

— D'accord.

Agnès avait l'impression qu'il était temps soit d'ôter son manteau soit de s'en aller.

— Je vous tiendrai au courant.

— Passez une bonne soirée.

— Vous aussi, monsieur Dubois.

Tandis que le ventre de Lili grossissait, les visites d'Aitatxi s'espaçaient. À cette époque, la nuit était déjà tombée quand Yves rentrait à la maison et Agnès n'avait que le matin pour le voir. Il lui arrivait d'observer un moment les traces laissées par la fourgonnette dans la rue.

Aitatxi continuait de dévorer jour après jour le sachet de nourriture humide. Lili s'asseyait à côté de lui, se lançait dans des chorégraphies alambiquées avec sa queue, mais le chat ne levait pas les yeux de l'assiette et, quand il était rassasié, il s'en allait, marchant plus lentement qu'à son arrivée.

Agnès caressait le dos de Lili. Elle avait les mamelles qui sortaient.

UN JOUR, revenant de la piscine, Agnès est tombée dans le couloir sur quelque chose de visqueux. Elle a eu peur. Le bruit émis par des coups de griffe, puis une plainte, l'ont menée jusqu'à sa chambre.

Lili était dans l'armoire à linge, au milieu d'un nid fait avec une veste et un coussin. La peur arrondissait ses yeux.

L'animal a reculé quand Agnès lui a touché le ventre.

Le coussin était mouillé et la traînée ocre se perdait dans l'armoire.

Elle lui a apporté une tasse d'eau et l'a caressée. Lili frémissait chaque fois qu'Agnès la touchait. Elle lui a pris une patte comme les hommes qui, dans les films, prennent la main de leur épouse qui accouche.

L'animal calmé, Agnès a enfilé sa robe en angora synthétique et s'est poudré les joues. Elle a mis une goutte d'eau de toilette Noix de coco à ses poignets, derrière les oreilles, et s'est dirigée vers la maison d'Yves.

— Je reviens tout de suite, ma chérie, du courage, on te retrouve dans un instant.

Au retour ils avaient les cheveux mouillés par la pluie et les narines rougies par le froid. Yves avait encore la clé de la fourgonnette à la main. Mais la chambre d'Agnès était chaude et, après avoir ôté man-

teau et pardessus, ils se sont assis sur le lit, regardant la chatte. Lili poussait fort au fond de l'armoire, elle avait renversé l'eau de la tasse et des gouttes tremblantes pendaient à ses moustaches. Chaque fois que son ventre se contractait, Agnès était effrayée, mais dès qu'elle s'approchait, la chatte reculait.

— Cette canaille de chat a semé la zizanie — répétait Yves avec orgueil.

Agnès l'a invité à boire quelque chose. Yves a demandé un petit verre de cognac.

Retournant dans la chambre à coucher, Agnès a, pour la première fois de sa vie, observé les objets qui les entouraient : les tapis, la soupière en porcelaine posée sur la commode, la photo de Caroline venant d'arriver à Alicante, une glace à la main, adossée à un palmier, une peluche mauve sur le lit et la collection de flacons de parfums sur une table de nuit. Pour la première fois de sa vie, Agnès s'est sentie une étrangère dans sa propre chambre.

Yves a entouré son verre de ses mains.

— Il arrive, le premier arrive ! — s'est-il écrié en s'agenouillant sur le tapis et en s'approchant de la chatte.

Agnès a continué de boire son cognac par minuscules gorgées, heureuse de voir Yves prendre la situation en main parce qu'elle n'était pas habituée à ce genre de choses.

Lili a expulsé quelque chose d'humide et de mou. Puis, elle a rompu à coups de dents le cordon la reliant au chaton qui venait de naître. Il ressemblait à une

taupe et était recouvert d'une couche gluante. Tandis que Lili le léchait est arrivé le deuxième, d'une couleur blanchâtre.

Les os d'Agnès ont craqué quand elle s'est agenouillée à côté d'Yves.

— Celui-là sera sans doute poilu ! — a dit Yves.

— Non, il est mort ! Regardez... il ne respire pas... Il est né mort !

— Mais non, vous allez voir que d'un instant à l'autre, il va se dégourdir...

Agnès a attendu les premiers mouvements des chatons, les yeux baignés de larmes. Elle n'arrivait pas à se mettre dans la tête que ces petites pelotes de poils gluants étaient vivantes.

— Il ne faut pas les toucher, sinon s'ils s'imprègnent de notre odeur, la mère risque de les rejeter et de les tuer — a dit Agnès à Yves.

L'ACCOUCHEMENT a duré deux heures : quatre chatons sont nés, deux à poils ras et deux à poils longs. Après avoir mangé le placenta, Lili les a léchés jusqu'à ce qu'ils soient lisses et brillants.

Puis ils se sont mis à miauler et à se traîner vers les mamelles de leur mère.

Yves et Agnès se sont assis sur le lit, observant les nouveau-nés.

— Ils ressemblent au père... a-t-il dit.

— Prenez celui que vous voulez, monsieur Dubois. Et même plus si vous en avez envie.

— Je vous remercie, madame Duhalde, mais ça va comme ça.

— Peut-être que l'un de vos fils...

L'impression d'être grossière, si courante chez elle, s'est répandue sur tout son corps car monsieur Dubois ne lui avait jamais dit qu'il avait des enfants. Yves a regardé les chatons avec le sentiment de plénitude d'un père.

— Ils n'aiment pas les animaux et sachez qu'ils ne veulent même pas d'enfants.

Elle pouvait en envoyer un à Caroline par transport animalier. Mais celle-ci refuserait. Elle n'avait jamais aimé les chats et chaque fois qu'Agnès faisait allusion à la grossesse de Lili, elle changeait de sujet.

— Je pensais mettre une petite annonce sur le tableau du Champion.

— Pour ça, il faudrait les prendre en photo.

— Mais ils sont encore trop petits.

— On fera la photo de famille dans deux semaines. Je vais préparer également Aitatxi pour l'occasion — Yves en a profité pour se lever. Je dois m'en aller. Mes fils viennent dîner.

Agnès a consulté sa montre. Un autre petit verre de cognac l'aiderait à passer agréablement le temps avant de se coucher.

— Merci pour tout, monsieur Dubois.

— Si vous avez besoin de quelque chose, vous savez où j'habite. Nous formons maintenant une famille, madame Duhalde, ils ont fait de nous des parents ! Et

merci beaucoup pour le cognac. Avec un temps pareil, il m'a fait un bien fou.

Quand il s'est levé, Yves ressemblait à un ours qui se réveillerait après un rude hiver. Avant de le raccompagner à la porte, Agnès a remarqué qu'ils avaient froissé le couvre-lit. Une saute de vent a empli le visage d'Yves de pluie et il a descendu l'escalier à toute vitesse en maugréant.

Agnès a passé les jours suivants à lisser Lili et à observer les chatons.

Le mois n'était pas encore fini qu'Agnès a trouvé deux chatons pendus au coin du couvre-lit et deux autres pelotonnés dans le tiroir où elle rangeait bas et mouchoirs. Le pelage de Lili était devenu terne, sans grâce et elle était abattue. En Agnès se mêlaient amour et compassion, caresses douces et violentes.

Elle attendait un geste d'Yves. Elle avait du mal à comprendre pourquoi monsieur Dubois ne venait pas demander des nouvelles de Lili et de ses petits. Ce jour-là, ragaillardie par un petit verre, elle a sonné chez lui. Yves, en survêtement, de minuscules lunettes posées à la frontière qui sépare le nez du monde, lui a ouvert la porte. L'odeur d'encens qui arrivait de l'intérieur l'a apaisée.

— Bonsoir, madame Duhalde.

— Bonsoir, monsieur Dubois et excusez-moi de me présenter si tard, peut-être que vous étiez en train de dîner.

— Non, ne vous en faites pas. Comment va la famille ? — lui a demandé Yves après avoir replié ses lunettes mais sans lui proposer d'entrer.

— Ça va, ça va. Aujourd'hui, j'ai trouvé une femelle sur le pain de mie dans la corbeille de la cuisine.

— Vous voulez entrer ? On a annoncé de la neige pour la semaine qui vient et des températures encore plus basses. Quel temps de chien !

Agnès s'apprêtait à baisser la capuche de son anorak, mais elle a fini par le fermer encore plus hermétiquement.

— Merci, mais j'ai laissé le four allumé. Un gâteau de Savoie, voyez-vous. Je suis venue parce que vous étiez d'accord pour faire une photo. Je ne sais pas si un de ces jours vous conviendrait.

— Mais, bien sûr. Tout de suite, si vous voulez.

Yves a attrapé Aitatxi qui s'était réfugié dans un coin de la salle de séjour et le chat s'est prélassé dans les bras d'Yves jusqu'à la maison d'Agnès où Lili l'a salué en maugréant.

— Ne te mets pas dans cet état, princesse. Sois gentille, il faut que le papa apparaisse, lui aussi, sur la photo.

— On fait ça où ?

— Je ne sais pas... Dans ma chambre, par exemple. C'est l'endroit le plus naturel, non ?

Yves a mis ses lunettes et regardé longuement les boutons de l'appareil tandis qu'Agnès retapait les coussins et y mettait Lili et ses quatre chatons.

— Aitatxi, viens ici !

Yves a pris les photos au moment où le mâle sautait sur le lit. Agnès, sur la pointe des pieds, les observait depuis l'encadrement de la porte.

— Madame Duhalde, que diriez-vous d'une photo de la famille au complet ?

Agnès a réprimé un petit sourire avant de s'asseoir sur le lit. Yves a rechargé l'appareil et l'a posé sur la commode après avoir un peu repoussé la photo de Caroline. Puis il s'est bruyamment assis à côté d'Agnès. Elle en a eu le souffle coupé. Quand les mains de tous les deux se sont touchées, il y a eu le déclic.

— J'ai un machin pour imprimer à la maison. Vous savez, les enfants ont toujours de l'argent en trop et ils ne savent jamais quoi m'offrir à Noël. Je vous les rapporte tout de suite.

Pendant ce temps, Agnès a mis un gâteau au four et écrit sur un bristol imitant les veines du papyrus :

Quatre adorables petits chatons à donner :
Deux blancs avec poil mi-long et deux gris tigrés.
Ils sont nés le 17 septembre. Je les garde donc au
moins jusqu'au 14 novembre, afin que le sevrage se
fasse en douceur.
Pour en réserver un, me contacter par téléphone.

(05 59 20 21 33)

Il ne lui restait plus qu'à coller la photo, faire des photocopies et mettre les affiches au supermarché, dans la salle d'attente du vétérinaire, à la boulangerie et à la gare.

Yves lui a rapporté une bonne liasse de photocopies et dans l'une d'entre elles, ils apparaissaient tous les deux.

— En souvenir, vous savez.

Elle l'a mise à côté de la photo de Caroline dans un cadre où il y avait eu jadis une photo d'elle quand elle était jeune.

Elle a réussi à placer tous les chatons en moins d'un mois. Mais à peine avait-elle donné le dernier (à un couple de Lesaka qui, en contrepartie, lui avait offert une boîte de Ferrero Rocher) que Lili a disparu. Utilisant une photo prise par Yves, elle a fait une nouvelle affiche qu'elle a collée dans le quartier, mais des semaines ont passé sans qu'elle reçoive le moindre appel. Afin qu'elle puisse dormir, le médecin lui a conseillé de prendre non pas la moitié d'un cachet mais un entier et de ne pas arrêter d'aller à la piscine pour qu'elle se fatigue.

Matin et soir, tous les jours, Agnès allait faire un tour dans le quartier. Elle regardait sous les voitures, soulevait les couvercles des poubelles, inspectait les jardins. Chaque fois qu'elle appelait la chatte, elle était toujours pleine d'illusions.

Un soir, Yves a sonné à sa porte.

— Bonsoir, madame Duhalde.

— Bonsoir.

Agnès a ouvert la grille, mais l'homme ne semblait pas vouloir entrer.

— C'est à propos de Lili. Vous ne l'avez pas revue, n'est-ce pas ?

— Vous, vous l'avez vue ? Elle va bien ?

Accablée par la voix enrouée d'Yves, Agnès l'a écouté.

— Je crois qu'elle est dans ma cave. Elle a dû mourir il y a longtemps, mais avec ce froid, elle ne sent pas encore trop.

— Vous en êtes sûr ?

— Venez.

Agnès a senti l'humidité de l'herbe s'introduire dans ses chaussures. L'homme lui a tendu la main pour l'aider à parcourir le chemin boueux qui y menait. Puis il est apparu avec deux verres de cognac et tous les deux ressemblaient aux derniers invités d'une fête alors que la musique s'est déjà tue.

— Vous êtes prête ?

— Oui, j'ai eu le temps de me préparer pour le pire.

Avant d'ouvrir la porte de la cave, Yves a pris le verre vide qu'Agnès avait à la main.

— Elle n'est pas belle à regarder, mais c'est elle, croyez-moi, je la connaissais très bien. Vous avez vraiment envie de la voir ?

Sous la lumière d'une ampoule nue, Lili ressemblait davantage à un tapis de bain qu'à une déesse féline. Il y avait un cercle visqueux autour d'elle et, même si les fenêtres étaient ouvertes, il était insupportable de respirer cet air pestiféré. Agnès est sortie en toussant.

— Ça va ?

Agnès avait envie de le serrer dans ses bras, mais à la place, elle a sorti un mouchoir de sa manche et s'est mouchée.

— Je voudrais l'enterrer chez moi — a-t-elle dit en sortant.

— Je vais m'occuper de tout, madame Duhalde — a dit Yves en saisissant le manche d'une pelle.

— On va le faire à deux.

Agnès a rapporté de chez elle de l'ammoniaque, de la lessive, des gants, des chiffons, un seau et des sacs-poubelles. Ils ont dû recouvrir leurs pieds de plastique pour nettoyer le sol.

— C'est bizarre parce que je n'utilise jamais de mort-aux-rats... Je ne comprends pas ce qui a pu se passer... lui a dit Yves.

— Que pouvait-elle bien chercher ?

Agnès a ouvert un sac-poubelle et Yves a ramassé avec une pelle les restes de Lili.

— Elle a le poids d'un chaton ! — a dit Agnès.

Aitatxi leur a jeté un regard sévère.

— Je vais lui apporter la nourriture et les boîtes de sardines qu'il me reste, il saura les apprécier.

— Madame Duhualde, peut-être que...

— Non, celui-ci, c'était le dernier, je n'aurai plus de chats.

Monsieur Dubois a creusé un trou sous le figuier d'Agnès tandis qu'elle l'observait. Ils n'ont pas parlé et se sont contentés de murmurer une courte prière. Puis ils ont enterré Lili sans la sortir du sac.

— Merci beaucoup, monsieur Dubois, je vous suis très reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Ce n'est rien, madame Duhualde.

— La vie continue, qu'est-ce qu'on peut y faire !

— Oui, c'est comme ça !

— Passez une bonne nuit, monsieur Dubois !

— Vous aussi, madame Duhalde.

De retour chez soi, chacun a renoué avec son horaire, son territoire, sa marque de café. Quelques jours plus tard, ils pensaient avoir recouvré leur vie d'autrefois, avant qu'il se passe ce qui s'était passé, mais ils ont mis des semaines à se débarrasser de l'odeur qu'ils avaient sur eux.